

SITE DE DEPOT
Toulouse Mirail

P4

LA POSTE
DISPENSE DE TIMBRAGE

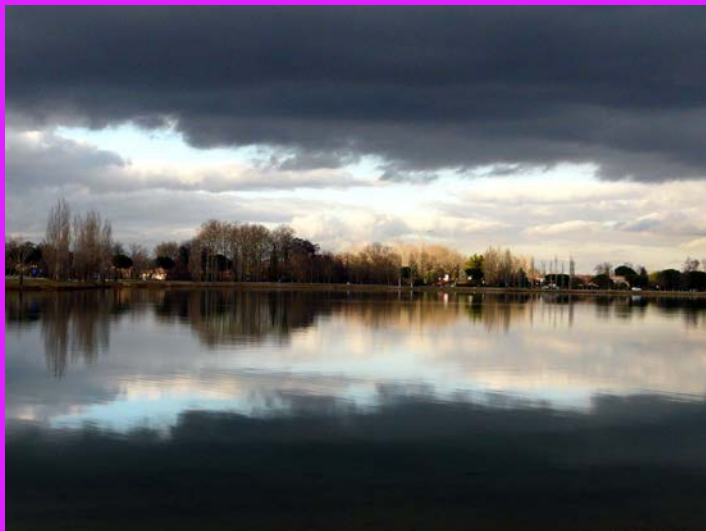
ISSN: 0982-3735

Commission Paritaire 0121G84207

Bimestriel Novembre 2020

Le Sept

Un bulletin d'opinion et d'information
dans le quartier du Mirail
édité par TO7
dispense de timbrage - port payé



En vers et conte tout

To7
4 bis cheminement Robert Cambert
BP 83506 31035 Toulouse Cedex
Tel: 05 61 43 97 80
courriel: lesept@to7.org

2€

N°181

Poèmes à la Ramée



L'horizon symétrique

Le ciel et l'eau

L'étau des nuages indistincts

Masse sombre fendue

En une longue vulve de lumière

Deux arbres aux fruits lie de vin

Leur respiration tranquille

Entre ciel et terre

Au pied du lac impassible

Sommaire

Page 2 Édito

En vers et conte tout

Page 3 Déférence

Page 4 **Au fil des saisons**
Fleur de Pluie

Page 7 Printemps Silencieux

Page 8 La Cerise

Page 12 Soleil d'Hiver

Page 14 **Au fil des pensées**
La fille de 24 ans et le vieux fou

Page 15 Langues Vivantes

Page 16 L'Armure

Page 21 **Au delà des frontières**
Humanité

Page 22 *Djeħa - Naredđine Hodja*
La peste- Le chagrin

Page 23 *Poèmes de Grèce*
Chansons de Yannis Rítsos

Page 24 *Poème d'Argentine*
Le Poète

Page 26 **Au delà du temps à To7**

Page 28 Abonnement

En vers et conte tout.

Nous vivons un temps à part
Où tout se reporte s'annule et part
Où sont muselées les danses
Les expressions culturelles,
L'être. Voici notre journal
Où s'amuse les mots denses,
Lettres de nos coeurs pour garder le moral
Quand tous les maux râlent
Et les moralisateurs démoralisants.
Envers et contre tout
Voici un souffle, billet doux.
Voici des vers et des contes
Pour ceux et celles qui comptent...
Hommes et femmes, vous, les gens.

Mon automne monotone
Dans ce journal au sonotone
Nous voulons retrouver la poésie.
En vivant, elle nous saisit
Comme nous saisit la vie.
Voici des mots sur les maux
Du baume au coeur, démo
Du souffle de vie au delà du devis
Du pessimisme. Nous voulons dire,
Réalistes, nos larmes et nos rires.
Engagés, notre coeur à l'oeuvre
Vivants, nous voulons vivre,
Parler, toucher, se laisser toucher,
Contempler la beauté, Respirer
Hûmer les parfums cachés,
Chaque instant, être et savourer,
Goûter les mets, s'aimer
L'espérance semer,
Par les monts, vals et champs.
Vibrer aux doux sons des beaux chants.

Rémi

Déférence

En ce doux mois d'octobre,
On ose répandre l'opprobre,
En désignant parmi citoyen,
Des gens amoureux du bien.

On leur reproche une culture,
Qui leur donnerait mauvaise allure.
Il est vrai qu'elle sème dans leur cœur,
Une multitude de fleurs,

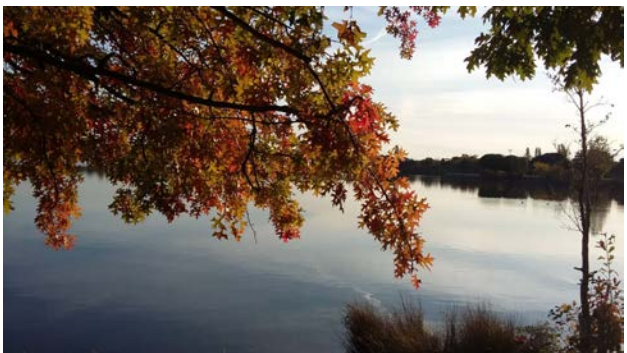
Faisant fleurir,
Un magnifique jardin,
Faisant sourire,
Les roses, les jasmîns

Certaines d'entre elles,
Ont l'esprit fraternel.
Elles poussent pour préserver,
L'ensemble de l'Humanité.

D'autres sont très solidaires,
Elles sont là pour combattre misère.
Il y en a de très pacifiques,
Plus que n'importe quelle éthique.

Enfin il y a celles qui embaument,
De sérénité, de valeurs, de douceurs,
Refusant moindre atome,
D'orgueil, d'arrogance, de malheur.

Radidja Fellah



Fleur de pluie

Jadis, vivait une fleur appelée Zaz Iris. Elle était petite et super mignonne vêtue d'un millier de couleurs. En ce temps là (déjà), il y avait de nombreuses guerres et beaucoup de corruption et d'oppression de pouvoirs.

Beaucoup disaient qu'à cause de ça, la vie avait imposé une terrible sécheresse. Ils lisaient leur malheur comme une punition.

Chaque matin, en guise de larmes, la nature versait quelques perles de rosée puisées au fin fond du sol et Zaz Iris, l'excentrique, critiquait les perles des hommes, âmes noires, guerres et marées noires. Elle contaït avec quelques mots les maux de sa terre; douces paroles de tendresse pour dire sa détresse. La fleur comptait ! Les hommes et la nature comptaient pour elle et elle comptait sur le monde et les cieux, pour tenir compte de son appel. Elle comptait, contaït et rendait compte de la honte qui montait. Cette honte petite bête qui monte, qui monte de plus en plus, montée comme un monstre.

C'est la totale
Ma terre natale,
Mater nature Immatrice
Our shell are black Water come back!
A cause des sots
Océans à néant
Pris d'assaut
Par des chars. Arrête ton char !
Par mes larmes Je sonne l'alarme
Il faut qu'on désarme La paix en une ronde
Et son onde féconde La paix dans ce monde
Toutes mes larmes Pour ce charme
Mes larmes Mon alarme
Amour
Pluie !
Love !!!
Paix !!!!!
Vie !!!!!
Ici !!!!!
Là !!!
!!! !!
!! !
!!!!
!!
!

Un faible vent errant de-ci de-là, qui sifflait soufflait par là, ému par cette plainte jolie, compatit. La fleur souffrait, le vent soufflait. Alors, les paroles de ce poème embrassèrent

l'air du vent errant en devenant...devinez! Le vent souffla l'air à sa chanson ! Grâce à l'ange vent, ce méli-mélo mélancolique se mélangea en une émouvante mélodie si touchante, qu'elle émut toute la nature, ciel et terre. Même Mère Nature vit et entendit la fleur.

Touchée par tant et tant de tendresse, l'air du vent dans l'aire du temps, il accorda à Zaz Iris la grâce de faire un vœu.

La fleur dit alors :« -Bien sûr, mon vœu, c'est la pluie. De la pluie s'il vous plaît !

- Mais si... Tu sais Iris, petite fleur, ton vœu fleur bon et je le veux si c'est ton vœu ! Mais si, je verse pluie, il me faut aussi plus, pour dire aux hommes la paix.

- Hé bien Mère, euh ?!... Hum, et euh !... Hume ma solution! Je sais, oui ! Verse la pluie et je verserai la paix de ton message vert d'espoir vers les hommes. Oui, tu pourras faire de moi une messagère pour le monde pour faire le lien avec ! Je ne sais si tu peux ?

- Mais si, oui, avec plaisir, Iris ! Grande sois ta noblesse de cœur ! Mais si tu veux ça, il va falloir faire un sacrifice, tu sais ? Et non des moindres ! Tu vas devoir accepter de perdre toutes tes couleurs ! c'est ma coupe pour toi.

- Euh...! Bon euh... Ta coupe est mon coup de cœur. Et que ta volonté soit faite. Je sais que tu es bon, et, bon, si je peux aider ce monde, c'est un bonheur.

- J'ai su, je savais et je sais que je peux compter sur toi. Je n'en attendais pas moins de toi jolie Zaz, fleur... de pluie. Merci."

-Non, de rien !

- Mais si, messie, merci !

Là, la larme, alarme plut, et il plut de plus en plus. La, lala la la. Zaz Iris était sans ciré, là à l'arrêt, la face ici, dos au sol face au ciel. Le vent souffla de plus belle, de toutes ces forces. Petit à petit, la fleur commença à libérer ses

racines. Elle perdait ses couleurs, toutes ses
jolies couleurs. Soudain, elle s'envola, vola,
vola encore plus haut. Elle devenait de plus en
plus grande au fur et à mesure qu'elle montait
au ciel et devint toute blanche, un nuage. Le
premier Nuage. Un grand nuage blanc en
forme de cœur puis de fleur, roi du ciel. Ainsi,
grâce à sa métamorphose en nuage, Zaz put
faire la pluie, pluie, tout en dessinant des
messages aux cieux...

Comme une colombe
pisse dans le ciel.
Dove, Love &
Peace . L'eau tonne,
premier automne.
Désormais, elle
pouvait faire signe à
tous. Mais on oublie
et ignore souvent ces
messages. Seuls
quelques enfants
savent déchiffrer les
signes de la nature en



scrutant la forme des nuages. Certains
ressentent les changements de temps et
d'humeur par quelques douleurs ou quelques
douceurs. Zaz Iris, reine du ciel, est reine des
saisons. Ses couleurs, loin d'être perdues,
perdurent grâce aux fleurs qui chaque
printemps fleurissent dans les champs et sur les
arbres. En automne, les fleurs se retirent pour
laisser leurs grands frères, arbres s'orner à leur
tour de jaune, de rouge, d'orange, et se
dressent dans le ciel quelques arcs-en-ciel
qu'en Espagne, au Portugal, on appelle Arco-
Iris. Si on tend l'oreille, on entendra une
chanson, fleuve dans le vent, fleur dans les
cœurs. Les yeux dans les cieux pour voir les
clins d'yeux. Pas à pas, passe le temps, tant et
tant que tout s'entend !

Ré Mi Do

Printemps Silencieux

On entend les chiens aboyer.

Les bébés sont réveillés par le silence.

Les lièvres traversent les routes sans crainte du danger

Les sangliers se déplacent en famille

Dans les aéroports les oiseaux imitent les avions sur les pistes

Les corbeaux s'amuse à programmer d'improbables destinations sur les tableaux des horaires

Les pies et étourneaux tournent autour des débits de boissons

Les lapins organisent des rave parties sur sur les pelouses

Des animaux s'installent aux terrasses des cafés

La huppe, le coucou, le loriot, depuis l'Afrique ont eu le ciel dégagé mais personne pour les accueillir et saluer leur arrivée

Les sémaphores tricolores illuminent en désordre le silence

Les coquelicots et autres plantes amies n'ont pas été importunées par les ferrailleuses tondeuses



*Humains,
avons-nous
oublié que
Pacha Mama
tout comme nous
avons toujours
besoin de
respirer?*

Jean-Pierre Fontas

La Cerise

Un vieux texte retrouvé dans mes affaires de lycée

Il est commun, d'expliquer certains comportements ou traits physiques, en comparant l'Homme à la catégorie d'êtres vivants qui paraît lui ressembler le plus : les animaux. Moi, je crois qu'on peut regarder n'importe où dans la Nature. Notre reflet se trouve où l'on choisit de le voir dans la Création. Ainsi, en laissant mon esprit vagabond, tenter de me définir parmi l'étendue d'êtres vivants connus à ce jour, j'ai eu une révélation que je vous retranscris ici, de la même manière, évidente et surprenante qu'elle m'est apparue : Moi, monsieur (madame), Je suis une cerise.

Inouï ! Comment cela avait-il pu m'échapper jusqu'alors ? Tant d'années à coexister, tant bien que mal, entre amour du fruit et haine du cageot qu'on m'obligeait à transporter ; Nous avons vécu tant de choses et pourtant ce n'est qu'aujourd'hui que je me rends compte à quel point nous sommes similaires. Il faut dire que jusqu'à récemment, j'avais un quota de haine accumulée pour les fruits et légumes. J'avais pas mal de préjugés. On a tous une histoire avec un fruit ou un légume qu'on déteste parce qu'étant petit, on nous forçait à en manger sous prétexte que c'était bon pour la santé même si dans la bouche ça faisait pleurer les yeux. Bah, pour moi pareil, l'évocation du terme fruit et légume suscitait une angoisse particulière, un traumatisme infantin causé par un gavage, sauf que ce n'était pas d'un, mais de tous les fruits et légumes. Comme une madeleine de Proust inversée. Oui, car mes parents sont commerçants ambulants de

fruits et légumes, et la plus grande terreur de mon enfance, ce n'était ni le méchant loup ni la peur du noir, mais les marchés. Lever à 4h du matin, petit déjeuner express, s'activer alors que la ville dort, l'impression d'être la seule enfant au monde à qui l'on refuse le sommeil ; les palettes à décharger, la fraîcheur des salades qui agresse la peau, les écharde dans les doigts, les sacs de patates trop lourds à porter, déplacer les caisses, les tréteaux, les gros bâtons, plus vite que ça, s'occuper du camion, bloquer les caisses, balayer, monter le stand, prendre les caisses vides pour mettre en hauteur les pleines, le neuf en dessous, le vieux au dessus, aller chercher les pieds de parasol, mettre les parasols, attention au vent, accrocher les sachets en plastique une cagette sur deux, installer la caisse, le tabouret, s'asseoir et attendre les clients. Justement, en voilà un. : « Et alors ? C'est comme ça qu'on travaille ? Ahlala ces jeunes... C'est dur hein de se lever ? Tu serais mieux devant ta télé pas vrai ? A regarder Club Dorothee au lieu d'aider tes parents. Non, ils ont raison tes parents, c'est bien que tu sois là. Ca t'apprend la vie un peu ! »

Mon pire cauchemar.

Voilà pourquoi, initialement, la similitude jojo-cerise me laissa perplexe. Puis en y réfléchissant bien... Qu'aurais-je pu être d'autre qu'un fruit de saison ? Je suis trop instable pour être un fruit qu'on trouve tout le temps. Le moins que l'on puisse dire, à mon propos, c'est que je ne suis PAS constante. Autre ressemblance troublante : sa couleur. Rouge vie, rouge intense. Je pense que si l'on demandait à mon entourage de choisir, parmi toutes les

couleurs, celle qui correspondrait le mieux à ma personnalité, ils choisiraient sans hésiter le rouge. Aussi simple que ça. Et je dis pas ça parce que c'est ma couleur préférée et que c'est fou comme ça me va vraiment bien au visage (cf. : la vendeuse de chez Lune et l'autre) Mais ce n'est pas tout ! Ses formes rondes, comme mon visage et mes fesses. Sa chair pulpeuse, l'idée de chaleur qu'elle évoque ainsi que son côté estival, joyeux voire festif. C'est très féminin une cerise. Charismatique comme fruit, sensuel je dirai. Ça plaît aux hommes, ça les inspire. Les références ne manquent pas, Rousseau qui se rince l'œil en cueillant des cerises

« cachez donc ce sein que je ne saurai voir », la chanson « le temps des cerises » censurée car considérée comme révolutionnaire, etc. Très populaire la cerise donc. Cependant, une caractéristique la dessert. Dans sa façon de s'offrir au monde. Nature excessive. Avec elle, c'est tout ou rien. Dès qu'arrive la saison, on en voit partout. Elle abonde. Ça deviendrait presque chiant. Mais il suffit qu'il n'y en ait plus pour qu'elle nous fasse saliver. Ce petit goût acidulé dans la douceur du sucre, ferme et juteuse à la fois. On s'en gaverait. Seulement voilà, si on en mange trop, ça devient indigeste. Et attention à ses propriétés laxatives !

Non, pour bien traiter une cerise, il faut qu'elle se sente détachée des autres. A part. Elle se révèle dans toute sa splendeur quand elle est traitée en princesse. Comme le dit l'expression « Cerise sur le gâteau. » Symbole de gourmandise, de raffinement, les deux à la fois quand on les porte en pendentif aux oreilles.

Seulement, ojo ! Comme beaucoup d'autres fruits, la cerise à un noyau et il ne

faut pas se laisser duper par son aspect rigolo. Si tu croques une cerise tout de go, tu t'y casseras les dents. Si tu la dénoyoutes, c'est que tu ne la mérites pas. Les vrais connaisseurs de cerises les aiment avec leur noyau. Et tant pis si des fois c'est chiant, comme on dit « c'est le fruit ! » Ça fait partie du charme. On respecte le noyau au même titre que le reste, parce qu'il ne faut pas oublier que c'est grâce au noyau qu'elle est devenue ce que tu vois aujourd'hui et te plais à savourer. On peut dire que la cerise est un fruit fier. Sans doute sa façon de se protéger de la versatilité des Hommes. Chaque année elle subit des humiliations. Vers la fin de l'été, quand la frénésie cerise s'est nettement calmée, qu'il est devenu routinier de la voir parmi les étalages des commerçants ou supermarchés, les gens ne désirent plus de cerise. Même si elle est plus charnue et plus sucrée. Pour ma part, je n'avais jamais autant de peine de voir un fruit pourrir que quand c'était une cerise. Malgré nos heurts passés. La voir redoubler d'effort, plus belle que jamais au fond de sa cagette et parfaitement ignorée me révoltait. Sachant très bien que les gens n'en veulent pas parce qu'elle était là, sous leur nez et qu'ils en redemandaient dès qu'ils s'étonnent de ne plus la voir. Classique. elle finit par pourrir d'indifférence. Mais ne cède jamais. Plutôt la mort qu'une bouche ingrate. Même quand les gens se lassent d'elle et s'en désintéressent, la cerise reste chère. C'est comme ça. Peu importe l'offre ou la demande. Ça reste une cerise malgré tout!

Johanna M

Soleil d'hiver

Soleil sur feuille de papier
soleil sur visage froissé
papier froissé où rien ne bouge
les mots ont déserté le cœur de
l'homme
au soleil de Janvier.

Soleil sur carrelage rouge
soleil sur mains ridées
joues ridées où l'hiver s'étend
l'amour a déserté le cœur de
l'homme
au soleil du dimanche après-midi.

Brahms sur fond de mélancolie
Brahms tu pleures
mais pas autant que le soleil
sur Janvier et sur les dimanches
les mots qui manquent au cœur de
l'homme
l'amour qui a fichu le camp

Sacré dimanche
amour sacré
mots qui donnent leur existence
à ce soleil à ce papier
à ces mains de rides habillées
à cet homme qui boit du Brahms
à ce papier où rien ne bouge
un après-midi de janvier

Soleil sur feuille de papier
papier qui s'arme de patience
attend la plume aux mains ridées
attend dans le silence
que les mots reviennent à
l'homme

de janvier.

Ses pieds sont noyés de lumière
Brahms a fini de pleurer
lui aussi

la feuille se couvre de pattes de
mouche

il reprend le fil de ses pensées

Tout ce soleil dit l'homme
et pourtant mes pieds sont glacés
mes mains roidies

illuminées de tant d'éclat

en ce dimanche après-midi.

Il ferme la porte-fenêtre

le froid reste dehors

la lumière et la douce chaleur
l'inondent

lui et la feuille de papier

beau temps pour un mois de

Janvier.

GMV



photo de Couverture.

La Ramée. février 2011

Au fil des pensées

La fille de 24 ans et le vieux fou

Mes silences sont faits de mots engrangés dans des tiroirs. Un mot a été dit qui a tiré de sa torpeur un mot qui dormait là. La mouche idée l'a piqué. Et me voici recluse. A chercher, à associer. Mon esprit courbaturé ouvre les tiroirs comme il ouvrirait les volets. A la recherche d'un peu de lumière. Un peu de chaleur. Le réconfort d'une réponse. Dans la pénombre de mes langueurs.

Il y a un petit vieux qui traîne sa croupe dans mes silences. Un centenaire édenté, qui n'a jamais fini d'œuvrer. Mais parfois, il doit se reposer. « Pour vivre mieux, un peu » dit-il.

Je suis son patron mais c'est un ouvrier libre. Il travaille quand il veut et c'est parfois peu commode. Cette apparente liberté nous enchaîne fortement finalement.

Fatalement.

Une idée le chatouille et il prend ses quartiers, ouvre tout en grand, fouille le bordel, trouve ou laisse en suspens. Je vis en chantier constant. Tous mes efforts, pour ressembler à quelque chose ne servent plus à rien. J'ai une poussée d'autisme, un accès d'introspection.

Je n'écoute plus, je n'entends plus.

J'observe le vieux fou. Tout foutre en l'air.

Se ravir d'une chimère comme s'il avait percé tous les mystères. Et jubiler.

Johanna M

Langues Vivantes

Ô mon pays, soit celui de la langue
Dont tu portes le nom, franche France
Évite de reproduire souffrances
Que toi même tu déplores, loïs exsangues
Sors enfin du pays du tic poli, xylolalie
Langue de bois, politique, xylophonie
Car là, pas de xylophone
Mais une musique d'un ton, une tonne
De violents violons monotones
De pensées uniques monocordes
Tirant attisant sur la sensible corde
Du revers de la langue dans le sens du poil
D'une caresse féline, Logorrhées
En fa en sol qui façonnent la pensée
Elle prend le mot pile poil
Et comme un pantin peut te faire danser
Avec des mots latins pour tout faire passer
Elle t'endort te chauffe au bord du poêle
Langue de bois, de vipère, langue morte
Paroles, paroles, enfer, qu'on boit à la paille
Pour en faire des bulles, tailler des shorts
Genre politique, "il n'y a que moi qui m'aïlle"
De beaux parleurs qui n'écoutent plus rien
Maîtres enchanteurs l'usant à leurs fins
Luttant à l'or fin pour leurs biens
Coquets
Pour épater les minettes
En mettre plein les mirettes
Roquets
Pathétiques sans voir leur poutre
Préfèrent juger, jurer, mentir et s'en...
Moquer
de tous ceux et celles qu'ils outrent
sans gêne, palsambleu
aux privilèges du sang bleu
Hem, souviens-toi, on a tous le même sang...
Aime, d'ici, de là, quel que soit notre accent

Emir Nidor

L'armure

Dans un petit village vivait un petit garçon. Ses parents lui avaient donné des vêtements parfaits. Personne ne pouvait les abîmer, rien ne pouvait les transpercer. Fatigué, il disait à ses parents : « Ces vêtements sont très lourds ! Pourquoi je porte ça ? » Ses parents répondaient avec amour :

« Dehors, c'est très dangereux ! Imagine que tu marches sur des clous, tes pieds saignent, tu tombes et tu t'égratignes, tu rencontres des animaux dangereux... l'armure est un moindre mal. Tu peux avoir très mal sans, tu cours de grands risques. Tu es sûr que c'est ça que tu veux ? »



Effrayé, il ouvrait grand les yeux et secouait la tête...

« Non ! »

Ses parents continuaient ainsi avec de nombreux exemples en lui demandant si tel était son désir. Encore plus effrayé, il ouvrait très grand les yeux tout ronds et secouait la tête... « Non ! »

- Comprends-tu pourquoi tu dois porter cette armure ? »

C'était toujours le même discours jusqu'au jour où le garçon comprit ce que voulait ses parents et les yeux, plein de conviction, cette fois, hocha la tête et accepta de porter l'armure qui le protégeait.

Bien sûr, il voulait jouer, s'éclater avec les autres enfants mais avec ses vêtements, même marcher était difficile, alors il restait proche de chez lui, sans prendre de risques.

Un jour, pourtant, après avoir vu d'autres enfants rire et raconter leurs récits de vie, dans les bosquets, à travers les chemins, il décida de s'éloigner de sa maison.

Avec grand peine, que le courage atténuait, il rassembla toutes ses forces et partit.

Après avoir fait quelques mètres qui paraissaient interminables, il rencontra quelqu'un...

Un homme était allongé au bord du chemin, la peau sur les os, une jambe de bois, des haillons, avec dans sa main, une bouteille de vin dont on pouvait voir le fond.

Il avait l'air si misérable.

L'homme l'interpella et lui demanda de la monnaie pour un bout de pain. Le petit chercha dans sa poche et n'y trouva tout au fond, qu'une seule pièce qu'il lui donna, honteux d'avoir si peu.

« Je n'ai que ça !

- Oh ! Merci ! Grâce à toi je vais pouvoir passer la journée dit l'homme.

- Ici c'est chez vous ? lui demande l'enfant.

- Oui, on peut dire comme ça, c'est ma maison, la rue ! Avant j'avais une maison très jolie, une femme merveilleuse, un fils très mignon... avant ce terrible accident.

- Est-ce que tu peux me raconter ?

- Ouh, tu me rappelles mon fils et tu m'aides à survivre. Il y a 5 ans, c'était un jour comme les autres... on était heureux ou peut-être plus encore que d'habitude parce qu'on avait prévu un pique-nique depuis plusieurs jours au bord d'un grand lac. Nous avions préparé sandwiches, fruits, boissons. Mon enfant avait une bouée, des lunettes de plongée. Nous étions tous contents de cette agitation bienheureuse. On est montés dans la voiture et, à ce moment, un accident affreux. Le malheur ! Je suis resté dans le coma des mois. Quand j'ai repris mes esprits, ma femme et mes enfants m'avaient quitté éternellement... Moi, j'ai seulement perdu ma jambe et puis, petit à petit, tout le reste sauf la vie. Cet accident a tout brisé, mon bonheur, ma famille, j'ai déprimé, perdu mon travail et tout. »

En disant ces mots, son regard était vide, dépourvu de tout, sans haine, ni espoir, rien... il reprit :

« Pourquoi tu portes ces vêtements ? »

- Mes parents m'ont donné ça pour me protéger.

- Oh oui, c'est ça ! Si je l'avais fait porter à mon fils, il n'aurait pas subi ça. Je n'y avais pas pensé. Tes parents ont sûrement raison. Ah, si mon fils, ma femme avaient eu un vêtement comme ça simplement. Est-ce que tu es heureux ? J'espère que tu te rends compte de ta chance. Tu as des parents sages, tu sais !

- Ouh ! C'est vrai ! Tous les jours, ces vêtements me protègent. »

Sur ces mots, le petit reprit sa route. Le soleil était seulement au milieu du ciel, mais l'enfant était soucieux. Il devait se dépêcher sinon ce serait difficile d'arriver chez lui avant le coucher de soleil. Quelques pas

plus loin, il fit demi-tour et aperçut une fille.

« Salut!

- Salut, dit-elle, tu portes des vêtements bizarres !

- Ah bon ? c'est bizarre ?

- Waouh, oui! C'est énorme, très dur et en plus très lourd, dit-elle en prenant le bras du garçon et en le balançant.

- Oui, c'est vrai, c'est très lourd, même pour marcher c'est difficile. En plus, il fait très chaud dedans, rien ne peut pénétrer à l'intérieur, même le vent.

- Mais alors pourquoi tu portes ça ?

- Je les porte par sécurité !

- Quelle sécurité, pourquoi ?

- En cas d'accident. Si je tombe, tout ça.

- Oh ? ça t'est déjà arrivé ?

- Non, grâce à ce vêtement !

- Je tombe souvent, ma mère m'a dit de faire attention mais je suis maladroite. »

Il regarde le visage et le corps de la jeune fille et y voit des bleus, des cicatrices et des blessures.

« Voilà ! Tu t'es fait très mal !!!

- Bien sûr, récemment, j'ai traversé un pont de bois, j'ai pas fait attention et je suis tombée dans l'eau et je me suis cassée la jambe. Regarde la cicatrice ! Et à cause de ça, j'ai pas pu bouger pendant longtemps. Je me suis ennuyée.

- C'est parce que tu portes pas une armure comme la mienne.

- Si je portais ça, je me serais peut-être noyée dans l'eau tellement c'est lourd, dit-elle. Et j'aurais trop de mal à me relever, même par terre.

- Moi, je n'aurais pas traversé ce pont si dangereux.

- Mais, je savais pas du tout que ce pont était dangereux. Après il a été sécurisé et je suis plus jamais tombée.

- Mais tu t'es fait très mal et tu n'as pas pu sortir pendant longtemps.

- Oui, mais mes blessures se sont cicatrisées avec le temps et je vais bien. Mes douleurs sont finies. Mais toi, tu ne tombes jamais par terre?

- C'est vrai, ça m'arrive, et c'est dur de me relever. Des fois je dois appeler à l'aide.

- Allez viens! Enlève ton casque, on va sentir le vent. »

Le garçon s'accorda qu'il pouvait ôter le casque. Juste un instant, ce n'était pas grave. Il le retira. Le vent touchait ses cheveux. Il se sentit super bien, une sensation telle, qu'il ne l'avait jamais éprouvée et il soupira de soulagement avec un grand sourire. La fille revint vers lui.

- On pourrait aller dans les champs ensemble!

- Non c'est trop loin, je ne serai pas rentré chez moi à temps.

- Ça va vite, je suis déjà allée plus loin!

- Ce vêtement est trop lourd, je ne peux pas aller aussi vite que toi.

- Enlève tout. Et suis moi!

- Mais j'ai peur!

- De quoi?

- J'ai rencontré un homme. Après un accident, il a perdu, sa famille, sa jambe et il est très pauvre.

- C'est triste, je comprends. Je voulais aller jouer avec toi, on fait quoi alors?»

Le garçon hésitait. La déception se lisait dans les yeux de la fille. Elle lui tourna le dos et commença à s'en aller. Après une grande inspiration, le garçon enleva son armure. Tout son fardeau tomba avec son fatras. Il appelle la fille en criant fièrement.

« Attends-moi, on y va ensemble! »

Iní Yí

Au delà des frontières

Humanité

Suis la file sans fin
des passants qui se frôlent
sur les trottoirs étroits
qui bordent les vitrines
ton regard à dessein
est froid vide ou frivole
tu vois droit devant toi
cette foule chagrine

Cette mouvance étrange
cette humanité folle
marchant dans des couloirs
courant le long des quais
dans leurs yeux des mésanges
prisonnières de geôles
devant des barreaux noirs
tentent de s'envoler

Dans ces yeux grillagés
sur un fond de ciel bleu
tu dessines un soleil
qui vient de se lever
la lumière dorée
les remplit peu à peu
les oiseaux bleus s'éveillent
et volent par milliers

GMV



Djeha - Nareddine Hodja

Nasreddine Hodja dans le monde persan, Djeha au Maghreb est une figure de folie et de sagesse, dans la tradition Soufi. Pour sourire et faire réfléchir, les récits de ce personnage se sont enrichis à travers les voyages, les rencontres, les métissages.

La peste

« La peste était en route pour Bagdad quand elle a rencontré Nasreddine.

- Où vas-tu? demanda Nasruddine.

La peste répondit:

- A Bagdad tuer dix mille personnes.

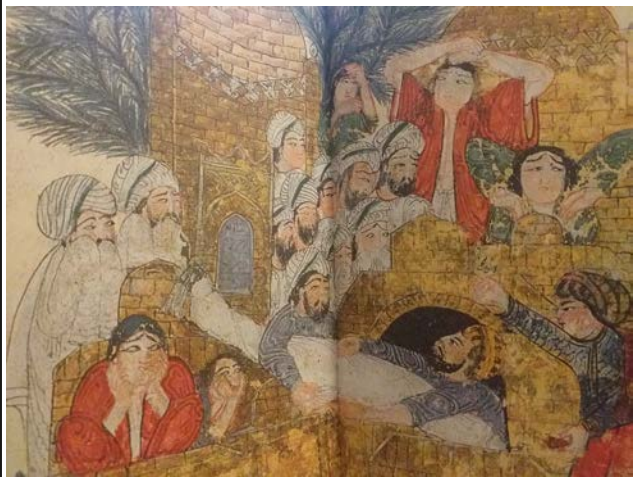
Plus tard, la peste croisa de nouveau Nasreddine.

Très en colère le soufi lui dit:

- Tu as menti. Tu as dit que tu tuerais dix mille personnes et tu en as tué cent mille.

Et la peste répondit:

- Je n'ai pas menti, j'en ai tué dix mille, les autres sont morts de peur».



Chagrin

L'homme le plus riche de la ville vint à mourir. Djeha suivait le cortège en pleurant. On le questionna:

- C'était un de tes proches ?

- Hélas non, c'est ça qui me rend si triste !

Poèmes de Grèce

"La poésie n'a jamais le dernier mot, le premier, toujours". Poète et Résistant grec Yannis Ritsos (1909-1990) a écrit "18 petites chansons de la patrie amère" en un seul jour alors qu'il était en exil sur l'île de Léros en 1968. En voici quelques uns:

2. Discussion avec une fleur

Cyclamen des Cyclades,
dans la fissure des rochers
Où as-tu trouvé des couleurs pour fleurir,
une tige pour te balancer?
Dans le rocher j'ai recueilli le sang
goutte à goutte, tissé un mouchoir carmin
Et maintenant, je cueille le soleil.

11. Le Cyclamen

Un petit oiseau rose lié par un fil
avec ses petites ailes ondulées
Volette dans le soleil
Et si tu le regardes une fois, Il te sourira
et si tu le regardes deux ou trois fois
Tu te mettras à chanter.

18. Ne pleure pas sur la Grèce

Ne pleure pas sur la Grèce
quand elle est prête à fléchir
le couteau sur la gorge, la laisse au cou.
Ne pleure pas sur la Grèce
voilà qu'elle reprend son envol
Son courage gronde et harponne le fauve
avec la lance du soleil.

Poème d'Argentine

Hector Roberto Chavero (1908-1992) est né en Argentine et mort en France. Il a choisi son nom de scène pour marquer les racines précolombiennes de sa terre et du peuple dans tout son métissage et sa richesse. Athualpa en reprenant le nom du dernier empereur Inca et Yupanqui qui signifie le grand méritant en Quechua.

Atahualpa Yupanqui chante pour dire l'humanité avec beaucoup de tendresse à travers la mélodie de ses mots, de sa voix et sa guitare.

El Poeta

Tú crees que eres distinto
Porque te dicen poeta
Y tienes un mundo aparte
Más allá de las estrellas

De tanto mirar la luna
Ya nada sabes mirar
Eres como un pobre ciego
Que no sabe a dónde va

Vete a mirar los mineros
Los hombres en el trigal
Y cántale a los que luchan
Por un pedazo de pan

Poeta de ciertas rimas
Vete a vivir a la selva
Y aprenderás muchas cosas
Del hachero y sus miserias

Vive junto con el pueblo
No lo mires desde afuera
Que lo primero es el hombre
Y lo segundo, poeta

Le Poète

Tu penses que tu es différent,
Parce qu'on te dit poète,
Tu as un monde à part,
Au delà des étoiles.

De tant regarder la lune
Déjà, tu ne sais plus regarder.
Tu es tel un pauvre aveugle
qui ne sait où il va.

Va t'en voir les mineurs,
Les hommes dans les blés,
Et chante à ceux qui luttent
Pour un morceau de pain.

Poète de certaines rimes
Va t'en vivre dans la savane,
Et tu apprendras beaucoup
Du bucheron et de ses misères.

Joins-toi au peuple;
Ne le regarde pas du dehors,
Car en premier lieu c'est l'Homme,
Et en second, le poète.



Voyage en mots proposé par Jean-Pierre

Chanson de l'ex-chômeuse

La morale dans la poche
Je cours après l'embauche
Je vous vendrais mon temps
Et je ferais du vent

Qu'importe ce que je vends
Pour peu que je me vende
D'inutile assistée
Je serais salariée

Ça y est, j'travaille enfin
Paraît que j'gagne mon pain
Là-bas on meurt de faim
Ici y'en a qu'ont rien

Et moi je ne fais rien
Mais je suis quelqu'un de bien
Car je suis salariée
Et n'suis plus une assistée

Y'a plein de choses à faire
Des faits à ne plus taire
Mais moi je vends mon temps
Et n'en ai pas le temps

Quand j'étais assistée
Je n'pouvais pas aider
Maintenant j'suis salariée
Plus le temps d'exister

Plus le temps d'écouter
Ceux qu'ont pas d'quoi manger
Ceux qu'ont plus qu'à crever
Ceux qu'ont pas b'soin de s'lever

y a-t-il lieu d'espérer...

Joëlle, Le Sept n° 1, mars 1987

Conte de faits de vie

Il était une fois un père qui avait traversé dans sa vie toutes les galères que vous pouvez imaginer. Et même les pires, celles qui vous noient comme un déluge où il y a tant d'eau qu'il ne sert à rien de savoir nager. Le déluge de la vie. Celui qu'aucune Arche de Noé ne semble jamais pouvoir vaincre.

Ce père, un jour, est venu à T07. Les eaux du déluge refluent. La vie semblait lui sourire d'un grimace moins atroce. Manches retroussées, il s'y est mis à bras le corps. D'abord le RMI, puis créer son emploi.

Un an, deux ans, trois ans passent, il commence à émerger.

Ce Noël là, il nous l'écrit. Nous publions ses vœux dans le Sept. Ensuite, comme d'habitude, le bulletin est mis sur notre site Internet.

Ce mois de décembre 2001, il vint nous revoir: "Ma fille, que je croyais morte, m'a retrouvé, 36 ans après, grâce au site Internet de T07".

Tout le monde s'attroupe, on ne parle plus que de cela à T07: "Quel hasard!". "Quelle belle histoire". "Que c'est bien la terre ferme après le déluge!". "On croit rêver!". "C'est un conte de fée!"

Il était une fois un père qui avait traversé bien des galères et, soudain, au tournant de sa vie, des personnes lui ont souri, ils étaient solidaires, lui n'était plus solitaire, et depuis sa fille est venue passer huit jours chez lui...

Il était une fois un père... finie la galère...

Gérard Gougne
Le Sept n°89, décembre 2001

Abonnement au "7"

Adresser votre chèque à :
Toulouse Ouverture, BP 83506
31035 Toulouse Cedex 1

L'intituler à
"Le SEPT" CCP n°49259 JT Toulouse
Pour vos virements

IBAN: FR58 2004 101016004925 9 J03 740

BIC: PSSTFRPPTOU


- 1 an: 5 € Soutien 25€
 1er abonnement Réabonnement

Nom, Prénom :

Adresse :

CP: Ville:

Pays : 

Mail  :

Date :

Commission Paritaire 021G84267- dépôt légal à parution
n°181, Novembre 2020

Publication bimestrielle - imprimé par Reprint
31 rue André Vasseur 31200 Toulouse
à 770 exemplaires

Directeur de la publication : Rémi Droin

Maquette et mise en page : Rémi

Photos : DR / couverture et poèmes: GMV

Comité de rédaction:

Gisèle Verschelde, Alain Milon, Johanna Médina

Rémi Droin, Jean-Pierre Fontas

Ont collaboré à ce numéro:

Radidja Fellah, Ré Mi, Johanna M, Emir Nidor, GMV, Ini Yi

Poèmes à la Ramée



Dans la sombre courbe du lac
De blancs icebergs disloqués
Et le bleu s'y noyant
Pâle, trace de couleur

Dans l'infini du ciel
Un arbre dessiné
Plus noir que la noirceur
Des nuages menaçants

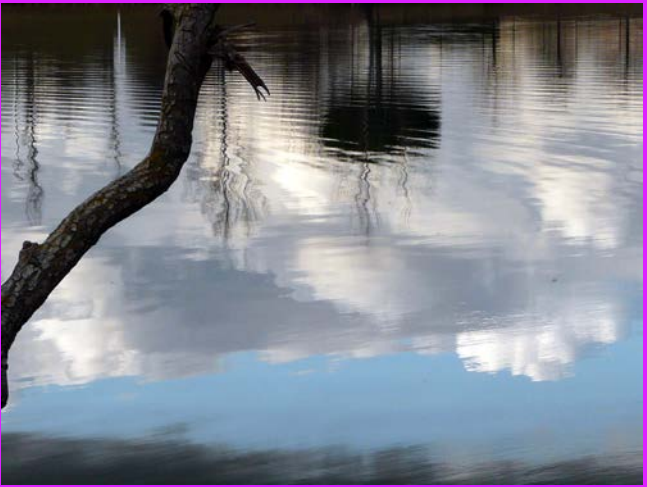


Le soleil d'hiver
Joue avec les feuilles mortes
Et les réchauffe

Les chênes endormis
Rêvent du prochain printemps

La terre silencieuse
Couve ses glands

Poèmes à la Ramée



La lumière du soleil couchant
Au soir d'hiver
La nuit étend sur le ciel et le lac
Son manteau de nuages sombres

Le jour est en sursis
Son chant s'élève
Quelques instants encore
Sublime, intense, résigné

Noires silhouettes fragmentées
Traits d'encre striant la surface du lac

Lavis de gris et de bleu
Reflets du ciel
pour un arbre penché



La transparence bleutée du lac
Sa fine ondulation
Se perd dans le gris

Penché au-dessus du flot calme
L'aulne effeuillé
Ploie sous le poids
De ses chatons ligneux
Couleur pourpre

Retrouvez une sélection du sept sur
www.tomirail.net et réagissez à nos articles